

Quatre contes



Vertiges

JEAN-YVES COLETTTE ÉDITEUR

Edgard Maxence (1871-1954).

LA SOURCE D'OR

DANS LES RUINES de l'église de Saint-Nicolas, à Bautzen, se trouve un cimetière aux tombes abandonnées, dont on fait mille contes merveilleux.

Ainsi, il arriva, au siècle dernier, qu'un pieux bourgeois s'en revenait d'une longue course nocturne. C'était la veille de la Pentecôte; et, comme cet homme passait devant ces ruines, il se sentit attiré par une puissance magique.

Il traversa les rangées de pierres brisées avec des sentiments étranges; et, arrivé à l'endroit où s'élevait jadis le maître-autel, il tomba, épuisé de fatigue, et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, il crut que le jour était déjà bien avancé et que le soleil le regardait en face, car une lumière éclatante l'éblouissait. Mais bientôt il découvrit que l'éclat venait d'un magnifique tableau d'autel représentant l'ascension de Jésus-Christ. Au milieu des ruines grises et revêtues de mousse, il était comme étendu dans l'air.

L'homme se leva, saisi de terreur, et, après avoir pris courage, il s'approcha lentement du tableau miraculeux, pour le contempler de plus près. Alors, seulement, il s'aperçut qu'à ses pieds coulait une source resplendissante de pièces d'or.

L'aspect de ce riche trésor lui causa une sorte d'étonnement; mais un frisson indéfinissable parcourut ses veines, lorsqu'il se vit ainsi tout seul dans cette demeure de la mort, en face du tableau et de la source d'or mystérieuse.

Irrésolu, incertain de ce qu'il devait faire, il marchait à pas lents dans ces lieux déserts et tristes; tout à coup, son pied vint à heurter contre un objet dur vers lequel il se baissa. C'était une coupe de forme singulière; il la prit, retourna à la source d'or et l'y remplit jusqu'au bord de ces belles pièces luisantes.

Au même instant, une heure sonna; la vie recommençait dans le lointain, et l'heureux homme quitta les ruines, avec des battements de cœur, en cachant sous son manteau son précieux trésor.

Bien d'autres, par la suite, ont essayé de s'endormir parmi les ruines, dans la nuit de la Pentecôte; mais à personne le tableau d'autel et la source d'or ne sont apparus depuis lors.

LA VIERGE DE PIERRE

EN FACE de la forteresse de Koenigstein, à peu près à une demi-heure de là, se trouve un haut rocher couvert de verdure et de forêts, qu'on appelle le Pfaffenstein (Pierre des prêtres) ou lungfernstein (Pierre de la vierge). Sur le flanc sud-ouest du Pfaffenstein on voit la vierge de pierre, c'est-à-dire une roche en forme de femme géante, mais sans pieds ni bras, dont on conte ainsi l'origine.

Dans le village voisin du nom de Pfaffendorf, vivait jadis une femme pieuse qui avait une fille très légère, ce qui la faisait beaucoup souffrir.

Quand elle l'envoyait à l'église, le dimanche, celle-ci avait toujours autre chose en tête; et tantôt elle s'excusait sur la longueur de la route, tantôt sur un mal au pied; ou bien elle avait quelque ouvrage pressé et en retard. Si la mère ne voulait rien écouter, grondait et la forçait à prendre son livre de prières et à se rendre à l'église, elle allait voir une amie dans le village ou se promener dans la forêt, et ne se montrait guère à l'église que dans les cas exceptionnels.

En automne, quand les fruits étaient mûrs dans la forêt, ceux-ci l'attiraient toujours, et elle n'allait jamais à l'office; mais elle partait régulièrement pour cueillir les airelles dans le bois.

Une fois, la mère la suivit; et, à peine était-elle entrée dans la forêt, à peine avait-elle commencé à cueillir des airelles, que sa mère se trouvait derrière elle et éclatait de colère, maudissant l'enfant indocile et souhaitant de la voir changée en pierre.

Aussitôt la terrible malédiction s'accomplit. La vierge, changée en pierre, resta éternellement sur le Pfaffenstein. Et le peuple désigne encore aujourd'hui la roche sous le nom de Barberine, comme s'appelait, dit-on, la jeune fille.

LE CADEAU D'ARGENT

IL Y A BIEN LONGTEMPS, par un hiver d'une rigueur excessive, les pauvres gens souffraient de la faim et du froid; dans chaque logis régnaient le souci et la misère.

Une petite fille sage et pieuse, du nom de Marie, dont le père était journalier, gardait sa mère malade à la maison.

Un jour, comme les flocons de neige dansaient dans l'air, que les rivières et les étangs étaient couverts de glace, et que Marie n'avait plus un morceau de bois pour faire la soupe du soir destinée à sa mère, la bonne enfant prit une grande hotte sur son dos et s'en fut dans la forêt, malgré le froid glacial, ramasser les branches sèches que le vent avait jetées à terre.

Elle eut à chercher longtemps avant d'avoir rempli la hotte; et la nuit était presque venue, quand elle s'en retourna avec sa lourde charge. Tout d'un coup, un ouragan s'éleva, qui empêcha la pauvre enfant d'avancer. Entourée par la neige épaisse et voltigeante qui l'aveuglait, elle ne pouvait plus voir à un pas devant elle; et comme tout avait disparu sous le neige, elle perdit son chemin.

Elle errait donc seule dans la forêt, par ce froid terrible, au milieu d'un nuit d'hiver. Joignant les mains, elle pria Dieu de lui envoyer un ange sauveur pour la conduire auprès de sa mère malade, qui l'attendait avec angoisse. Soudain, elle aperçut de loin une lumière étincelante.

Le cœur plein de joie, Marie se fraya un chemin parmi les buissons et les ronces, suivant la lumière qui devait venir d'une chaumière, pensait-elle, où elle trouverait aide et conseil. Mais quand l'enfant eut marché quelque temps, elle vit que la lumière venait du haut d'une montagne; et déjà elle voulait y grimper, lorsqu'elle aperçut à côté d'elle un petit être d'un aspect bizarre.

« Qu'est-ce que tu portes là dans ta hotte? » lui demanda-t-on d'une voix douce.

Marie tremblait de peur; mais elle prit courage, parce que c'était une fille pieuse et qu'elle avait la conscience en repos.

« Je suis une pauvre fille égarée, répondit-elle, et je porte dans ma hotte du bois que j'ai ramassé pour cuire une soupe à ma mère malade. Par ce temps de neige, je me suis égarée et je ne puis retrouver le chemin de mon village.

— Renverse ta hotte, répliqua le petit homme, et suis-moi. »

Cet ordre sembla étrange à Marie, car elle avait eu tant de peine à ramasser ce bois sec!

« Suis-moi! » reprit le petit homme, et il commença à gravir la montagne. Marie le suivit péniblement avec son fardeau.

Plus ils montaient, plus la lumière devenait intense et lorsqu'ils furent au sommet de la montagne, — ô merveille! — Marie vit sortir d'un amas de pierres neuves et sonnantes!

Avant qu'elle fût revenue de son étonnement, le petit homme l'avait débarrassée de sa hotte; et l'ayant renversée, il la remplit à deux mains de cette monnaie luisante.

Marie regardait, les mains jointes, effrayée à l'idée que ce pouvait être un mauvais esprit qui voulait la perdre.

Quand la hotte fut pleine, l'être mystérieux la remplaça lui-même sur le dos de l'enfant, et lui ordonna de redescendre la montagne, en l'aidant de telle sorte que cette lourde charge semblait à la jeune fille légère comme une plume.

Le bon petit homme la reconduisit jusqu'à sa maison par un chemin très court qu'elle n'avait jamais remarqué.

Le père de Marie, de retour de son travail, l'attendait sur le seuil de la porte, et la malheureuse mère avait eu l'esprit bien tourmenté à cause de son enfant qu'elle croyait déjà perdue dans la neige.

Devant la maison, le nain disparut.

Quelle surprise pour ces pauvres gens, lorsque Marie, arrivant à eux, se déchargea de sa hotte, remplie jusqu'au bord de pièces d'argent tout battant neuf! Ils remercièrent Dieu de sa bonté qui les avait aidés à merveilleusement dans leur misère; mais ils restèrent pieux et simples, malgré leur richesse, firent du bien aux pauvres et ne devinrent jamais durs et hautains.

Quand le bonheur de Marie fut connu dans le village, les paysans en masse allèrent vers la montagne, avec force haches et pelles; et de chercher, et de retourner les pierres! Mais ils n'y trouvèrent rien, et rentrèrent penauds et fâchés.

À Marie seule, dont le cœur était pur, le trésor avait été destiné.

LES TROIS PETITS PAINS D'OR

LE VIEUX CHÂTEAU de Pomsen, situé à deux heures de Grimma, sur la route de Leipzig, appartenait jadis, comme les villages d'alentour, à la noble famille de Ponikau. Lorsque le *landgrave* de Meissen alla faire la guerre aux Turcs, le sire de Ponikau voulut suivre son suzerain, comme un fidèle vassal, afin de combattre avec lui pour la sainte cause du Christ; rien ne put le retenir. La femme du fier seigneur, Sarah, ne garda qu'un petit nombre de domestiques pour elle et son jeune fils, parce qu'elle n'avait pas de grandes richesses; et, depuis ce moment, le château de Ponikau devint bien calme et bien silencieux, bien triste même.

Un jour, après le lever du soleil, tandis que la châtelaine était encore couchée avec l'enfant dans le vaste lit à baldaquin, sans une âme autour d'elle, la lourde porte de l'appartement s'ouvrit tout d'un coup, comme d'elle-même, et un petit peuple de nains bizarres entra sur deux files.

Ces êtres mignons et gracieux portaient de riches vêtements, des chapeaux pointus ornés de plumes et l'épée au côté. Ils marchaient deux par deux, à la façon d'un cortège de noce. Les couples étaient précédés par des musiciens qui avaient, comme les autres personnages du cortège, une taille de deux pouces à peine; puis venaient le fiancé et la fiancée, leurs parents et amis, puis les invités. La procession se dirigea vers le poêle qui était très grand, à la mode du temps, et occupait presque un tiers de l'appartement. Il reposait sur six pieds, et formait ainsi par sa base une sorte de salle en miniature où la procession s'arrêta et se rangea par couples. Quand tout fut convenablement disposé, le corps des musiciens commença à jouer ses mélodies, d'une douceur et d'un charme infinis, et le peuple nain à danser et à faire des tours si étranges, que la dame de Ponikau se crut tout de bon dans un monde enchanté. Elle retenait son haleine, pour ne pas rappeler sa présence aux petits danseurs, car elle craignait d'interrompre leur fête.

Après que la danse eut duré quelque temps, l'assemblée s'arrangea pour partir, et quitta la salle de danse d'un nouveau genre où elle s'était divertie, dans le même ordre qu'elle était venue. Lorsqu'ils passèrent devant le grand lit où se tenait la dame de Ponikau avec son enfant, le bienheureux petit fiancé s'arrêta devant la maîtresse du château stupéfaite, lui fit un salut plein de grâce, et la remercia en son nom et au nom de ses frères de l'hospitalité et du séjour sans trouble dont ils avaient joui dans ce logis. Il dit qu'ils avaient désiré célébrer une fois leur nocce aux rayons du soleil, parce qu'ils avaient trouvé qu'il faisait trop sombre dans la terre, et que c'était pour cela qu'ils étaient venus. En signe de reconnaissance, le nain la pria d'accepter les trois petits pains d'or qu'il lui présentait : il faudrait avoir bien soin de les garder, car la famille de Ponikau fleurirait aussi longtemps qu'elle serait en possession de ces pains, et ne cesserait de croître en honneur, en richesse et en puissance.

Après quoi la procession sortit par la porte.

La châtelaine, tout étourdie des merveilles qu'elle avait vues, tomba dans un long et profond sommeil; et lorsqu'elle s'éveilla enfin et voulut rassembler ses souvenirs sur ce qui s'était passé, elle trouva les pains d'or sur la couverture de son lit.

Peu de temps après, le sire de Ponikau revint de la guerre chargé de richesses. Instruit de ce qui était arrivé, il voulut que les trois petits pains fussent portés dans une forte tour du château et scellés dans l'épaisseur du mur, pour les mettre hors de toute atteinte. Ils y restèrent jusqu'à la guerre de Trente ans.

Dans ces jours de misère et d'angoisse, les ennemis arrivèrent à Pomsen, brûlèrent le château et ravagèrent tout; et quand la tour dans laquelle s'étaient conservés les trois pains d'or s'écroula, elle les enterra tous sous ses cendres.

Dès lors, le bonheur quitta la famille des Ponikau; elle perdit ses domaines les uns après les autres, et finalement aussi sa bien-aimée demeure de Pomsen.

Quatre contes,

de Jules Schanz (1739-1791),
sont extraits des *Contes allemands du temps passé*,
parus en 1869.

ISBN : 978-2-89668-833-3

© Vertiges éditeur 2019

Dépôt légal – BANQ

– 0 834^e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org